

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Résistance et poésie

Marc Seguin

Volume 10, Number 4, July–August 1968

Hommage à René Char

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Seguin, M. (1968). Résistance et poésie. *Liberté*, 10(4), 159–165.

résistance et poésie (1)

Près de quitter PARTAGE FORMEL, je crains d'en avoir négligé plus d'un texte touchant à la *Poétique* de René Char... Pour atténuer mon regret, j'en citerai un dernier, qui nous introduit peut-être — d'assez loin — (René Char aime les «prémonitions») au plus beau livre de prose qu'il ait écrit: les admirables FEUILLETS D'HYPNOS. A première vue, il peut paraître peu logique de faire une place à ce livre dans cet Essai. Mais quiconque a lu ces FEUILLETS reconnaîtra qu'ils ne sauraient en aucune façon être omis dans cette étude, tant le poète et la Poésie sont présents dans ce Journal de guerre d'une exceptionnelle qualité. Écoutons donc dans PARTAGE FORMEL une manière d'Avant-Propos:

«Terre mouvante, horrible, exquise et condition humaine hétérogène se saisissent et se qualifient mutuellement. La poésie se tire de la somme exaltée de leur moire.»

(1) Ces pages sont extraites d'un Essai sur la *Poétique* de René Char, à paraître prochainement.

Ainsi, c'est le «Capitaine Alexandre», chef du Maquis des Basses-Alpes, que nous allons maintenant entendre: nous n'aurons pas de peine à reconnaître cette voix... J'ouvre donc ce nouveau Chapitre en le situant sous le Signe où Char lui-même l'a voulu mettre (dernier texte de FEUILLETS D'HYPNOS): «*Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.*»

1943-1944: ces «ténèbres» sont celles de la Guerre, de cette guerre des Maquis, qui, plus que toute autre (sinon celle des Camps de concentration — mais ce n'est plus «guerre»?—) ressemble à un long cauchemar: nuit dont le Sommeil pèse de tout son poids de silence et de sang, mais entretient aussi le feu des justes colères et de la révolte désespérée... A peine oserais-je parler encore de *Poétique* en de telles circonstances, si Char — je dis: le poète — s'était lui-même tu: nous venons de l'entendre, et, dans ce pathétique journal, le poète parlera souvent. Pourtant, avant de retenir les propos qui, ici même, ont trait à la Poésie, comment ne rien dire de l'homme exemplaire, de la rigueur d'esprit, de la générosité de cœur dont témoignent ces FEUILLETS deux fois clandestins?

«Je me fais violence pour conserver, malgré mon humeur, ma voix d'encre. Aussi est-ce d'une plume à bec de béliet, sans cesse éteinte, sans cesse rallumée, ramassée, tendue et d'une haleine, que j'écris ceci, que j'oublie cela. Automate de la vanité? Sincèrement non. Nécessité de contrôler l'évidence, de la faire créature.»

Ainsi le poète donne-t-il vie à ce qu'il écrit, même au plus secret de ces ombres, et sa «voix d'encre» a, même là, des inflexions héraclitéennes... Mais le lecteur de FEUILLETS D'HYPNOS s'arrêtera sans doute plus volontiers aux passages où il nous est donné de participer, sur les pas de ce chef, à la vie même du maquis de Céreste: celui où René Char évoque la forêt en flammes, raconte le village envahi à l'aube par les S.S. («*Le boulanger n'avait pas encore dégrafé ses rideaux de fer...*») ou l'exécution d'un camarade que, sous peine de voir tout le village massacré, il ne peut pas sauver... Pages justement célèbres, plus connues, évidemment, que cette Note (de

1945) qui ne m'émeut pas moins: «*N'était-ce pas le hasard qui m'avait choisi pour prince ce jour-là, plutôt que le cœur mûri pour moi de ce village?*».

Une telle probité vis-à-vis de soi-même exige du poète que, malgré l'urgence tragique de sa tâche, malgré le sentiment fraternel — écoutez-le parler de ses «hommes» — qui anime, et souvent déchire ce cœur viril, Char ne puisse «remettre à plus tard», comme il le voudrait, la «part imaginaire» de lui-même. Poète, il sait bien que «*l'image scintille éternelle, quand elle a dépassé l'être et le temps*»... Contraint de choisir parmi tant de preuves de cette présence poétique, je commencerai du moins par ceci, qui dit, je crois, l'essentiel:

«Résistance n'est qu'espérance. Telle la lune d'Hypnos, pleine cette nuit de tous ses quartiers, demain vision sur le passage des poèmes.»

Espérance de liberté, certes, — et je regrette de ne pouvoir ici entendre René Char parler d'elle à cette table des repas en commun où sa place est chaque jour réservée: «*La place demeure vide, mais le couvert reste mis.*»... Mais espérance aussi de poésie, invitée plus secrète, mais plus ponctuelle, du maquis de Céreste, où chacun, peu ou prou, parle son langage. Char le parle, lui, naturellement, et, si peu qu'il «s'absente», c'est encore le «parler des images» qu'il pratique, parlant à soi. De ces paroles, seules ont ici leur place celles qui ont trait à l'art de poésie; mais il importe que l'on sache que FEUILLETS D'HYPNOS révèle également en René Char certains traits de caractère et de pensée dont la connaissance n'est pas indifférente à quiconque a souci de comprendre son oeuvre: tel ce «pessimisme» déterministe («*héritage intellectuel*») que Char s'efforce de combattre et qui, peut-être, s'ouvre ici à «moins d'épaisseur triste», voire à l'idée d'une précaire marge de liberté humaine, dans la perspective d'un Futur «requalifié», que chacun se doit de sauver; telle, plus humble, et toute naturelle au poète, cette participation émerveillée à la nature, à toutes les tendresses d'une terre aimée, qui, elle, ne trahit pas. Il est, j'imagine, peu de textes touchant à la Résistance qui, comme celui-ci, fassent leur juste place au chant nocturne

des grillons, à la voix furtive et comme complice du coucou, au «*peuple des prés*», qui «*enchante*» le poète : «*Prairies, vous êtes le boîtier du jour*»...

Présence du poète: cela signifie un courage d'esprit qui ne laisse aucun doute sur la vocation de René Char. Notre sujet nous porte, en quelque sorte, à la pointe de ce courage... Dans cette terrible épreuve du combat clandestin, où il assume les responsabilités les plus redoutables, la préoccupation de son art, la passion de la Poésie, n'a, à aucun moment, abandonné le poète: c'est cela seulement qui importe ici. Cette préoccupation est d'abord fidélité. Telle réflexion, citée plus haut, sur la valeur absolue de l'image poétique, indépendante de l'être et du temps; telle autre: «*L'intelligence avec l'Ange, notre primordial souci...*» où s'exprime l'effort de l'esprit pour saisir l'indicible caché «*à l'intérieur de l'homme*» attestent, je crois, la persistance au plus intime du poète d'un surréalisme naguère refusé, jamais oublié. D'autres textes, d'un caractère plus personnel, touchent de plus près encore à la *Poétique*: soit que le poète se définisse en sa nature même (ses «*propriétés probatoires*»), soit qu'il propose quelque formule originale concernant le poème et la poésie:

«(...) Si l'absurde est maître ici-bas, je choisis l'absurde, l'antistatique, celui qui me rapproche le plus des chances pathétiques. Je suis homme de berges — creusement et inflammation — ne pouvant l'être toujours de torrent.»

«Le poème est ascension furieuse; la poésie, le jeu des berges arides.»

«La ligne de vol du poème. Elle devrait être sensible à chacun.»

«Enfonce-toi dans l'inconnu qui creuse. Oblige-toi à tourner.»

Comment ne pas remarquer tout d'abord le dynamisme de toutes ces images? C'est vraiment sous ce signe que se situe la *Poétique* de Char — et sa poésie: son salut est d'«aller», de «creuser», de «tourner». Mais je remarque aussi, dans

ces textes, une curieuse opposition d'images similaires, qui me semble digne d'attention: le «poème» est «ascension» et «vol»; mais le poète nous dit être «homme de berges», et que «le jeu des berges», c'est «la poésie»... Ne peut-on reconnaître ici le double aspect, si constant, de la démarche poétique de Char: tantôt (et ce sont ces «berges arides» que j'explore...) interrogation ardente de la Poésie, cette Réalité éparsée dans l'inconnu du monde et qu'on ne saisit que dans le tourbillon et l'éclair; tantôt décollage «furieux», «vol» — Poème enfin... Périlleuse entreprise que de tenter, comme je fais, de suivre la pensée d'un créateur sur les solitaires chemins ouverts à ses «chances pathétiques»...

Peut-être touchons-nous, à travers ces textes, au plus intime des combats, celui où s'affrontent, Dieu «*se tenant à l'écart*», l'intelligence inspirée et le cœur généreux d'un homme, la solitaire vision de l'Inespéré et la vue insoutenable — et soutenue — du commun Supplice. Il ne se peut pas que celle-ci n'affecte pas celle-là: que la *Poétique* de René Char ne subisse l'assaut de ce Mal. De ce tragique impact voici, je crois, les traces les plus sensibles:

«*Les souris de l'enclume*». Cette image m'aurait paru charmante autrefois. Elle suggère un essaim d'étincelles décimé en son éclair. (L'enclume est froide, le fer pas rouge, l'imagination dévastée.)»

«*Les ténèbres du Verbe m'engourdisent et m'immunisent. Je ne participe pas à l'agonie féérique. D'une sobriété de pierre, je demeure la mère de lointains berceaux.*»

«*Il semble que l'imagination qui hante à des degrés divers l'esprit de toute créature soit pressée de se séparer d'elle quand celle-ci ne lui propose que «l'impossible» ou «l'inaccessible» pour extrême mission. Il faut admettre que la poésie n'est pas partout souveraine.*»

«*Quelquefois mon refuge est le mutisme de Saint-Just à la séance de la Convention du 9 Thermidor. Je comprends, oh combien, la procédure de ce silence, les volets de cristal à jamais tirés sur la communication.*»

«Le poète, susceptible d'exagération, évalue correctement dans le supplice.»

Tous ces textes disent, en somme, le profond découragement du poète: «imagination dévastée», engourdissement, solitude, ces «volets de cristal» enfin «à jamais tirés sur la communication». Il ne fait pas de doute que la Poésie, fête de l'Imaginaire, Verbe qui ouvre les chemins de «l'inaccessible», ne soit ici, pour le poète, qu'un froid isolement, tout au plus une manière de défense (immunisation, refuge) et comme une dignité sans témoin... Le dernier texte apporte-t-il quelque atténuation à ce pessimisme? Char semble seulement s'étonner un instant d'être, quoique poète — ou parce que poète? — à la hauteur d'une pitoyable réalité, de garder, devant l'horreur, le jugement clair. C'est ce courage-ci — soutenu du tendre espoir de sauver de «lointains berceaux» — qui nous importe.

«Susceptible d'exagération», ne renonçant en aucune façon à l'«extrême mission» dont il se sent investi, Char nous dit dans ces mêmes FEUILLETS que la Poésie ne peut le retenir longtemps, désormais, dans cette «stratosphère du Verbe» où il ne lui déplaisait pas de graviter, non sans péril, à ce premier «âge» du poète «durant lequel, écrit-il, la poésie, à tous égards, le maltraite». Il n'est pas surprenant que la tragique expérience du maquis l'ait, non pas converti à une poésie plus humaine — dès les premiers recueils, sa voix se veut fraternelle — mais sensibilisé (jusqu'à de très secrètes larmes) à la grande pitié des hommes, et ait donné à sa poésie une dimension nouvelle, décontractant en lui, en quelque sorte, un esprit précocement spéculatif et, attitude normale chez un créateur, volontiers replié sur soi:

«Le poète ne peut pas longtemps demeurer dans la stratosphère du Verbe. Il doit se lover dans de nouvelles larmes et pousser plus avant dans son ordre.»

Poétique du mouvement: le poète doit poursuivre sa marche au-delà des douleurs partagées. Son «ordre» lui impose, non seulement d'être toujours «en avance de quelques minutes

d'imagination», mais de franchir, l'arme haute, ce «pont jeté entre l'être vulnérable et son ricochet aux sources du pouvoir formel».

«Rumeur de désespoir (...) Certitude de résurrection»: ce que René Char dit ici des heures difficiles d'un maquis «mal aidé», il pourrait le dire de lui-même. Homme, il dévisage l'avenir d'un regard dur, sans illusion, où l'espérance semble hésiter:

«(...)Le cerveau, plein à craquer de machines, pourra-t-il encore garantir l'existence du mince filet de rêve et d'évasion? L'homme, d'un pas de somnambule, marche vers les mines meurtrières, conduit par le chant des inventeurs.»

Poète, il a clairement conscience d'une condition qui l'isole, mais il sait aussi qu'il porte en lui ce sens fraternel et dominateur à la fois, qui est pouvoir de rassembler:

«Vie qui ne peut ni ne veut plier sa voile (...), désigne-moi ma part, si tant est qu'elle existe, ma part justifiée dans le destin commun au centre duquel ma singularité fait tache mais retient l'amalgame.»

Et voici que, cédant au pressentiment exalté des communications futures, où «Parole, orage, glace et sang finiront bien par former un givre commun», il suffit au poète de lever les yeux plus haut que la nuit, pour reconnaître, épanouie au cœur de la forêt maudite, cette *Rose de Chêne* (ce texte, à la suite de FEUILLETS D'HYPNOS, clôt le recueil de 1946) qui épelle sur le ciel le réveil d'Hypnos:

«Chacune des lettres qui composent ton nom, ô Beauté, au tableau d'honneur des supplices, épouse la plane simplicité du soleil, s'inscrit dans la phrase géante qui barre le ciel, et s'associe à l'homme acharné à tromper son destin avec son contraire indomptable: l'espérance.»